

Marc Strauss

## Joyce le symptôme \*

Dans le temps qui m'est imparti, je ne pourrai répondre que de façon très partielle à la question que je me suis posée et que je souhaite développer ce soir. Cette question est celle annoncée dans mon titre : pourquoi Joyce le symptôme ?, où c'est « le » qui est à souligner.

Cette dénomination, voire cette nomination de Joyce est, vous le savez, le fait de Lacan, en 1974. Le contexte général de son enseignement est celui d'un remaniement assez considérable à partir du réel, entrepris autour du séminaire *Encore*.

Ainsi, une série de concepts fondamentaux de cet enseignement se voient redéfinis à partir de ce réel même : le père, l'inconscient, le symptôme. Pour me guider dans cette lecture de Lacan, j'annonce tout de suite que je prends appui sur les travaux que nous a présentés Colette Soler qui m'apparaissent en pointe sur ces élaborations. Deux travaux en particulier, celui qu'elle a présenté au colloque Lacan-Lévi-Strauss en octobre 2005, intitulé « Réévaluations », qui sera publié prochainement, et le texte qu'elle a présenté ici, au séminaire École, en mars dernier, « Du transfert vers l'inconscient autre ».

Au collège clinique de Paris, nous interrogeons cette année l'inconscient, dont les définitions ont aussi notablement évolué chez Lacan. Et il est cohérent que les redéfinitions par Lacan de l'inconscient aient un effet sur celles du symptôme. Avec Joyce, nous sommes en effet loin du symptôme message, du symptôme vérité, retour d'une vérité refoulée qui cherche à se faire reconnaître et entendre dans les failles du savoir.

Mon titre implique donc deux questions nécessairement intriquées :

– que signifie le mot de symptôme pour Lacan dans l'expression « Joyce le symptôme » ?

Paris, le 25 octobre 2007.

– pourquoi est-ce Joyce qui est distingué comme le paradigme du symptôme ?

Constatons pour commencer qu'aucun psychanalyste n'a élaboré la théorie psychanalytique à partir de la lecture d'un texte publié. Freud, on le sait, a été conduit à la psychanalyse par sa rencontre avec les hystériques, avec le symptôme hystérique donc, le symptôme de conversion, en tant qu'il implique le corps. Et notre grand cas de référence pour la névrose hystérique, noyau de toute névrose, reste le cas Dora. Freud s'est bien sûr intéressé à la psychose, et aux écrits du président Schreber, mais il en a fait une lecture qui prenait appui de ses découvertes sur la névrose et le symptôme hystérique, ou œdipien ; Freud n'a pas fait de Schreber la vérité de Dora. Lacan, il y a assez insisté, est venu à la psychanalyse par sa rencontre avec la psychose, nommément le cas Aimée, dont il a fait sa thèse en 1932. Il est vrai que, dès cette époque, il a accordé grand cas aux écrits de cette malade, comme il a consacré par ailleurs un article à l'écriture chez les sujets psychotiques, intitulé « Écrits inspirés ». À la fin de son enseignement, nous assistons donc, non à un retour à cette préoccupation de l'écriture en tant que distincte de la parole, qui a toujours été présente chez lui, mais à une accentuation de cette fonction de l'écrit et à ce qui me paraît être un renversement par rapport à ce que je disais de Freud : Lacan ne situe pas avec Joyce la névrose comme le pivot à partir duquel s'élucide la psychose. Cela, il le faisait encore dans sa « Question préliminaire... » avec la mise en évidence de la fonction de la métaphore paternelle à partir des effets de sa forclusion. Avec Joyce, au contraire, il fait de ce dernier, je ne sais si je dois dire la vérité, voire la vérité dernière, du symptôme, ou si je dois dire plutôt le savoir dernier du symptôme. Et cela en parallèle avec son élaboration du réel du symptôme, comme terme ultime de son élucidation.

C'est bien cette réévaluation du réel qui a justifié les commentaires de C. Soler de la première phrase de Lacan de la préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, de mai 1976 : « Quand l'esp d'un laps, quand l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. »

Ainsi, nous pourrions généraliser cette phrase de Lacan à toutes les formations de l'inconscient, et au symptôme aussi bien, en

disant : « Quand l'esp d'un sinth, l'espace d'un symptôme n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. » Une passe donc du symptôme mirage de la vérité, *via* son déchiffrage imaginaire et symbolique, au symptôme réel, dit alors sinthome. Un sinthome qui ne serait plus porteur d'aucune espèce de sens latent, mais qui serait réduit à la seule fonction de nouage, un sinthome sans vérité, et sans sujet y étant supposé donc. C'est ce que Lacan nous dit à la fin de la conférence « Joyce le symptôme I », qui est publiée non pas dans les *Autres écrits*, mais dans le volume *Joyce avec Lacan*, chez Navarin. Il est vrai que ce n'est pas un écrit de Lacan mais une transcription par J.-A. Miller de sa conférence donnée le 16 juin 1975 à l'ouverture du 5<sup>e</sup> Symposium international James Joyce, à la Sorbonne à Paris, à partir de notes d'É. Laurent.

Lacan dit : « Le symptôme a ses limites... » Je suis obligé de passer sur cette question pourtant essentielle des limites, qui n'est pas sans rapport avec la question de la fin, fin de l'analyse, fin de l'opération d'écriture joycienne, fin du rêve qui sont toutes trois présentes dans le texte. Donc : « Le symptôme a ses limites de se nouer au corps, c'est-à-dire à l'imaginaire, de se nouer aussi au réel, et comme tiers à l'inconscient. » Disons simplement comme commentaire que s'il les noue, c'est qu'il est distinct d'eux, d'eux trois.

L'horizon de réduction du symptôme à sa fonction de nouage, c'est ce que laisse entendre Lacan dans cette phrase du début de « Litraterre », de 1971, où il prend appui de la glissade joycienne de *a letter* à *a litter*, d'une lettre à une ordure. Et il ajoute : « Joyce n'aurait rien gagné à une psychanalyse, on voulait lui en offrir une, avec Jung de surcroît, car par son jeu sur la lettre il est allé tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre d'une psychanalyse à sa fin. » Cette phrase m'a toujours paru énigmatique : s'agit-il de produire, par l'opération analytique, des petits Joyce en pagaille ?

Voyons donc pourquoi Lacan propose cette lecture du nom de Joyce, « le symptôme ». Ce n'est pas seulement à cause de son manie-ment si particulier de la lettre, au fait qu'on n'avait jamais fait de la littérature ainsi avant lui. Pour Lacan, aussi important que le fait qu'il se soit consacré pendant dix-sept ans à écrire *Finnegans Wake* est le fait qu'il l'ait publié.

Reportons-nous à la conférence « Joyce le symptôme I ». À la suite de la question que lui a posée quelqu'un sur la raison pour laquelle Joyce a publié, Lacan dit ceci : « Qu'il l'ait publié, c'est ce dont j'espérerais, s'il était là, le convaincre qu'il voulait être Joyce le symptôme, en tant que le symptôme, il en donne l'appareil, l'essence, l'abstraction. »

Beaucoup de points seraient à commenter dans ce passage.

En premier lieu, le fait que Lacan considère que Joyce non seulement est le symptôme, mais qu'il voulait l'être. En effet, nous pourrions dire « Dora la conversion », mais nous ne pourrions en aucun cas affirmer que Dora voulait être la conversion. Elle en était atteinte, porteuse, plutôt qu'affectée d'ailleurs, laissant à Freud le soin de s'en débrouiller. De même, nous ne pourrions pas dire que Schreber voulait être le délire. Il voulait témoigner au contraire auprès des savants de son époque de sa normalité et de l'illégitimité scientifique de son internement.

Cette attention sur la volonté de publication de Joyce se redouble de cette autre remarque de Lacan sur le fait que Joyce écrivain n'était pas sans adresse tierce. Autrement dit, Joyce n'écrivait pas pour son seul plaisir de jouer avec la langue, ne se contentait pas de noircir des pages pour immédiatement les « litteriser » si vous me permettez, c'est-à-dire pour les mettre tout de suite à la poubelle ou dans un tiroir, comme le font certains sujets qui ne peuvent s'empêcher d'écrire, en général psychotiques, quoique pas tous dans ce cas ne le sont, comme pas tous les psychotiques ne sont indifférents au fait de voir publier les produits de leur écriture. Lacan dit, p. 23 : « Joyce l'avait dit : "Ce que j'écris ne cessera pas de donner du travail aux universitaires." Et il n'espérait rien de moins que de leur donner de l'occupation jusqu'à l'extinction de l'Université. Ça en prend bien le chemin. »

Question : si Lacan a pu désigner la place de l'interlocuteur du psychotique comme celle du secrétaire de l'aliéné, quelle est pour Joyce la place des universitaires ?

Je lis la suite, parce qu'elle nous importe aussi ici : « Et il est évident que cela ne peut se faire que parce que le texte de Joyce foisonne de problèmes tout à fait captivants, fascinants, à se mettre sous la dent pour l'universitaire. » Cette connivence explicite, voulue

entre Joyce et les universitaires est en elle-même riche de questions, en premier lieu sur la volonté de Joyce comme sur celle des universitaires : Joyce et les universitaires partageraient-ils d'être passionnés, fascinés par des problèmes qui ont en commun d'exclure le sujet, de l'exiler de la place de la vérité dont ils ne veulent rien savoir ? C'est en tout cas ainsi que Lacan commente son écriture du discours universitaire. Ce qui est plus surprenant, c'est que Joyce n'ait pas eu l'idée de s'adresser aux psychanalystes, ne serait-ce que pour les défier. En tout cas, il a fallu que Lacan le psychanalyste s'en mêle pour déranger quelque peu cette idylle de la méconnaissance entre l'écrivain et ses universitaires, et se poser en interprète non du sens, réduit à sa fuite dans le texte dernier de Joyce, mais de sa position, pour ne pas dire de son être. Interprète de sa position de jouissance pourrions-nous dire, ou, mieux, de sa modalité de jouissance. Il me semble en effet qu'il faut là distinguer la modalité de jouissance du moyen de jouissance.

Soyons plus clair sur cette distinction : le moyen de la jouissance ne semble pas poser de difficulté dans le texte de Lacan, c'est l'escabeau. L'escabeau, c'est ce dont LOM jouit, car c'est ce dont LOM, le parlêtre, se fait support pour se faire exister. Et Lacan ne s'exclut pas des LOM, puisqu'il revendique pour lui-même de s'être fait escabeau de ses inventions dans la psychanalyse. Ce qui distingue Joyce, c'est sa modalité de se faire escabeau. Il se fait un escabeau très particulier. En effet, ce qui distingue Joyce, ce n'est pas d'avoir un escabeau singulier, aux couleurs différentes de tous les autres LOM, cette singularité-là est le lot commun, mais de se faire un escabeau particulier en montrant ce qu'est l'escabeau en tant que tel, soit un jeu de lettre hors sens, mais non hors jouissance, et qui retient l'autre. L'escabeau joycien se distingue de celui que se font les LOM ordinaires, ceux qui se font escabeau de la sphère, du tout donc, du monde aussi, qui étaye la méconnaissance au départ du moi ; je ne développe pas ce point constant dans l'enseignement de Lacan. Et ce que la psychanalyse démontre, c'est ce que Joyce donne à voir, donne à lire, c'est que l'escabeau de chacun n'est pas une sphère, malgré tous les efforts, comiques ou pathétiques, mais toujours plus ou moins obscènes – pensons aux otaries qui sont dressées à se faire escabeau d'une sphère pour être exhibées sur les pistes de cirque. L'escabeau de chacun, c'est ce qui permet à LOM de se payer de mots,

en s'imaginant sphère, qu'il colore de son fantasme, alors que le *sinthome* est un jouir hors sens. Ce qui nous montre bien sûr la solidarité de la sphère et du sens, aussi inconfortables l'un que l'autre, parce qu'ils ne donnent que des appuis instables : le sens fuit, au sens du tonneau précise Lacan, c'est-à-dire qu'il ne va pas sans perte, et le désir fuit aussi bien, comme l'insaisissable furet qui ne se laisse pas attraper mais se passe de main en main. Est-ce dire que Joyce n'était pas un homme de désir, mais un homme de pure volonté ? Un certain nombre d'indications de Lacan, en particulier sur son rapport à Nora sa femme, vont dans ce sens.

Joyce le symptôme, ce serait donc Joyce l'escabeau réel, l'escabeau dénudé de son enveloppe sphérique qui représente le corps comme imaginaire. Et par là aussi l'escabeau défait des conséquences de cet habillage imaginaire, c'est-à-dire aussi bien de l'obscénité imaginaire que des équivoques qui émeuvent l'inconscient, l'escabeau dénudé de son rapport à la vérité : désabonné de l'inconscient, dit Lacan. Par cette opération Joyce donne bien l'appareil, l'essence, l'abstraction du symptôme. Il ne se paye pas de mots, mais, comme l'a ajouté ce matin Jean-Pierre Drapier à qui je disais cela, il fait payer les mots. C'est ainsi qu'il égare les universitaires qui s'échinent à y restituer des sens – au mépris de la décence, à y restituer les sens qu'ils retrouvent dans le texte, dans les énigmes dont le texte est truffé.

Lorsque j'évoque l'inexistence de l'enveloppe imaginaire de l'escabeau joycien, nous ne pouvons pas ne pas penser à ce que dit Lacan du rapport de Joyce à son corps. Ce laisser tomber, à l'occasion de la raclée reçue, fait que le « hisscroibeau », qui met l'accent sur la dimension narcissique de l'escabeau, de Joyce n'est pas celui d'un homme ordinaire. Chez Joyce, pas de passion du corps et de son image, passion à l'origine chez LOM non joycien du moi et donc du fantasme de la sphère. Mais ce non-nouage ne conduit pas Joyce à se faire escabeau d'un délire, car le délire est au contraire une production de sens certes sans limite mais néanmoins fini, c'est-à-dire arrêté dans la certitude. Joyce supplée autrement à ce glissement du nœud de l'imaginaire, comme Lacan l'indique dans sa leçon du 11 mai 1976 du séminaire *Le Sinthome* (p. 151). Il y supplée par son écriture, quatrième rond de raboutage, comme Lacan le propose page 152. Une écriture qui fait à Joyce ce qu'il appelle un *ego* correcteur. Je cite : « Voilà exactement ce qui se passe et où *j'incarne* l'*ego* comme

correcteur du rapport manquant, soit ce qui, dans le cas de Joyce ne noue pas borroméennement l'imaginaire à ce qui fait chaîne de réel et d'inconscient. Par cet artifice d'écriture, se restitue dirai-je, le nœud borroméen. »

Cela permet de préciser que le problème de *l'ego*, même s'il implique l'imaginaire du corps, ne s'y limite pas. *L'ego*, ce n'est pas seulement se mirer dans un miroir, c'est aussi se faire un nom. Autrement dit, c'est se faire son escabeau, pour se faire reconnaître par les autres. C'est là que nous revenons à notre conférence de Lacan, où il dit que Joyce par son écriture échappe à toute mort possible, et pas seulement pour les universitaires. Peut-être même Lacan lui assurera-t-il à longue échéance encore plus son immortalité que les universitaires... Joyce, donc, se fait un nom, qui n'est pas seulement le nom de James Joyce, mais le nom de symptôme. Joyce sera pour toujours celui qui s'est fait le symptôme, là où les autres ne peuvent que s'y essayer, à son modèle, comme le fait Lacan dans sa deuxième conférence, publiée elle dans les *Autres écrits*.

Avant de conclure, quelques considérations sur le nom, c'est-à-dire le Nom-du-Père, toujours à la suite de Lacan dans cette conférence. Il rappelle d'abord les deux façons qu'il a déjà développées ailleurs d'appeler le père : le père comme nom et le père qui nomme. Joyce lui permet d'ajouter une troisième façon d'appeler le père (p. 28) : « Mais il y a une autre façon de l'appeler, et c'est là que je coiffe aujourd'hui ce qu'il en est du Nom-du-Père, au degré où Joyce en témoigne – de ce qu'il convient d'appeler le sinthome. C'est en tant que l'inconscient se noue au sinthome, qui est ce qu'il y a de singulier chez chaque individu, qu'on peut dire que Joyce s'identifie à l'*individual*. Il est celui qui se privilégie d'avoir été au point extrême pour incarner en lui le symptôme, ce par quoi il échappe à toute mort possible, de s'être réduit à une structure qui est celle même de lom [...]. »

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur la suite du texte, en particulier sur la suite immédiate de ce passage où Lacan dit que Joyce, à se véhiculer ainsi, met un point final à un certain nombre d'exercices. Cela n'est pas sans nous évoquer la question de la fin, du terme de l'analyse avec notre *Lomotarie* de cirque qui s'échine à se faire escabeau de la sphère, et avec la référence de Lacan au terme de l'analyse du début de « Lituraterre ».

Et remarquons, à la suite de l'exposé de Maria Vitoria Bittencourt lors de l'après-midi d'ouverture du collège clinique de Paris, samedi dernier, qu'il y a chez Joyce une façon très différente de Freud de se référer au non-sens du nom. Maria Vitoria a montré comment Freud dans son rêve de l'injection faite à Irma convoque la formule de la *triméthylamine* en réponse à la fragmentation imaginaire des personnages un peu ridicules qui n'arrivent pas à rendre compte de l'image horrible de la gorge d'Irma. Avec la formule écrite de la *triméthylamine*, nous avons un nom, celui que donne la science à une molécule présente dans la dégradation des produits sexuels. Un nom auquel, de surcroît, répond le nom propre de Freud, qui au réveil imagine la plaque posée sur sa maison pour commémorer la résolution de l'énigme des rêves. L'escabeau freudien répond bien à la logique du père comme nom et du père qui nomme, alors que l'escabeau joycien se fait non sans père, mais d'un père hors chaîne, hors sens, tout seul, *individual*, un père sinthome.

Et l'escabeau de Lacan ? Certes pas celui de Freud, dont Martine Menès nous a montré, toujours au collège clinique, qu'il s'agissait toujours pour lui de sauver le père en produisant le sens sexuel des symptômes, sans arriver à des solutions satisfaisantes ; pas celui de Joyce non plus, même si Joyce a donné de l'escabeau la formule générale, mais c'était sans le savoir. Lacan est postfreudien pour ce qui concerne le savoir de la fonction du père et postjoycien pour ce qui concerne le savoir que « la jouissance propre au symptôme est opaque d'exclure le sens ». C'est pourquoi Lacan, pas plus que Joyce, ne se payait de mots, que ce soit dans sa pratique ou dans son enseignement. Je dirai même qu'il s'y refusait avec véhémence, considérant que c'était là l'obscénité même. Devrions-nous dire alors Lacan le psychanalyste ? Peut-être, un certain nombre d'indications de Lacan lui-même étayant ce propos, à condition d'entendre qu'à la différence de Joyce il ne se voulait pas le seul, mais le premier. Le premier au sens où il dit introduire quelque chose de nouveau concernant le symptôme, à partir de ce par quoi il s'est lui-même toujours caractérisé, être logicien. Par là, il a voulu donner à LOM le moyen d'échapper mieux que ne l'a ébauché Freud à la fausse nécessité de la sphère, le moyen aussi d'échapper mieux que ne l'a montré Joyce à la circularité du rêve. En tout cas donc « Lacan l'éveil ». Me reste, pour mon escabeau à moi, à espérer ne pas vous avoir endormis...